

Le réveil des imaginaires

Revue : Socialter.
Hors série le réveil des imaginaires, avril -mai 2020,

Socialter :

C'est une revue bimestrielle ayant pour rédacteur en chef, Philippe Vion-Dury. Elle se penche sur les idées nouvelles qui peinent à émerger dans le débat public. Loin des solutions toutes faites et des approches dogmatiques, avec une ligne qui questionne plus qu'elle n'impose, Socialter entend repolitiser le débat avec une question en tête : comment faire évoluer la société vers plus de justice, plus de démocratie, dans le respect des équilibres écologiques ? Un hors série est un numéro élargi sur une thématique choisi par le magazine qui peut confier le pilotage de sa rédaction à une personne renommée sur le sujet. Dans le cas du réveil des imaginaires, le Rédacteur en chef du hors série, Alain Damasio, auteur de science fiction critique, notamment du techno-cocon et de l'imaginaire qu'il véhicule.

IntroductionS :

Édito, l'éruption imaginaire qui vient, Phillippe Vion-Dury. p.3.

A partir du nœud non tranché de la singularité, de la spécificité de Sapiens, Vion-Dury prend le parti de l'humilité en parlant non pas de nature différente mais de degré. Il pose l'homme comme un animal symbolique ayant produit, par ses facultés de symbolisations, d'abstractions, conceptualisations, quelque chose d'unique, du moins d'unique à un tel degré. L'imaginaire de ce monde qui se déverse dans nos inconscients individuels et collectifs forge notre devenir commun. C'est pour cette raison qu'écraser l'imaginaire est la meilleure façon de prévenir tout changement profond de société, et que notre imaginaire dominant pense notre manière de vivre comme la seule souhaitable, voir qu'il faudrait faire taire toutes les voies qui s'élèvent contre cet état de fait. Pourtant au fur et à mesure du délitement des solidarités et des libertés, nous sommes probablement à l'aube d'une grande réurgences des imaginaires collectifs ; Comment pourrions nous vivre ? Devient comment voulons nous vivre ? Le désir de bifurcation se répand, les désirs multiples s'agrègent vers des objectifs communs, sur la civilisation du tout fossile, notre système sobre et durable, notre manière d'être vivant, nos identités de genres, nos communautés de vies, notre démocratie... Il y a tant à faire, et nous sommes les générations en charges de faire advenir une manière de vivre radicalement nouvelle, nous devons donner la place aux voies qui osent de nouveaux possibles, qui osent remettre en cause le système, même à la marge.

Commentaire :

Super introduction pour mon thème de recherche, qui introduit Damasio comme rédacteur en chef du hors série thématique, là où moi, j'essaie de donner la place à des acteurs sociaux de mes différents terrains de pratiques sociales...

Glossaire des imaginaires¹, prologue. p.10-11.

Définitions de l'imaginaire :

L'imaginaire (dynamique de représentation qui façonne notre vision collective du monde et influence la trajectoire de nos sociétés) est produit par l'imagination (faculté de l'esprit créatrice et déformante) et apparaît dans des représentations objectives (objet contribuant à construire et à manifester un imaginaire aux yeux de la société), telles que le mythe (outils pédagogique et philosophique permettant d'exposer une théorie et donner un sens à des phénomènes que les sciences, sans preuves, ne peuvent expliquer) qui influencent nos représentations subjectives (sensations que les objets impriment sur notre conscience, mais aussi idées, pensées et opinions que nous construisons sur ses impressions ; elles peuvent être évidences, certitude, préjugés, voir fantasmes). Le mouvement dynamique de l'imaginaire (mouvement circulaire de transformations réciproques des représentations objectives et subjectives) est la preuve qu'un imaginaire dominant peut-être renversé.

Commentaire :

Faire l'exercice où je pose mot par mot ce que me renvoie mon imaginaire avec la définition ci-dessus ?

Homo narrativus², Antoine Louvard, p.35 à 37.

La faculté narrative touche à un trait anthropologique fondamental, le fond de la « nature humaine ». Elle est a priori non partagé et demeure indispensable à la transmission culturelle, immanent à tous les peuples, à toutes les formes de communications de l'Homme. Selon Roland Barthe, « le récit est là comme la vie, »³. Pour Doris Lessing, « notre cerveau est façonné par le narratif ». « L'homme invente, sans même en avoir conscience », il baigne littéralement dans ses récits. « La narration est à l'homme ce que l'eau est au nageur », et amène depuis toujours, invariablement à des mythologies qui se sont toutes à minima focalisées sur les origines et la fin du monde. Cette faculté permet à la fois de classer, ranger, d'assimiler, d'articuler des événements, de construire un sens, une logique. Elle permet aussi de raconter, de créer des histoires avec un début, un déroulé et une fin, de tenter d'expliquer le réel. Mais le réel est une fiction comme une autre, perçu par le filtres de nos croyances, voir c'est déjà interpréter et recréer. Cette faculté cérébrale qui a permis de multiples inventions, à son revers par les multiples raccourcis cognitifs possibles pour reconstituer une logique à posteriori. Rien n'est plus fragile que la faculté humaine d'admettre la réalité, d'accepter sans réserve l'impérieuse prérogative du réel. Toute l'expérience humaine s'écrit ainsi sur le mode de la fiction et de l'imaginaire, de l'histoire racontée.

Commentaire :

Cet article appuie fortement la révolution cognitive d'Harari.

1 p.10-11,

2 p.35-36-37,

3 P.37 Roland Barthes, introduction à l'analyse structurale des récits.

Partie 1 la fabrique des imaginaires :Castoriadis, Géant imaginaire p.49 à 51, par Galaad Wilgos

Castoriadis est un philosophe et théoricien politique qui a parcouru un long chemin contestataire dans les pensées trotskistes et marxistes avant d'en sortir afin de « rester révolutionnaire » et d'orienter une grande partie de son œuvre gargantuesque à la question de l'imagination. Pour lui l'erreur du marxisme est d'avoir figé sa théorie souveraine du matérialisme historique, prédisant l'avènement naturel du communisme dans les ruines du capitalisme. De ce fait, Marx niait la créativité des hommes et la perpétuelle évolution technologique. Pour donner de l'espace à cette créativité, et mieux penser à la fois l'homme, la société et le changement, Castoriadis va changer de vocabulaire et délaisser les concepts du marxisme pour se tourner vers le parent pauvre de la philosophie, l'imaginaire, qu'il juge fondamental pour faire apparaître de nouvelles sociétés. Pour lui « l'homme ne perçoit jamais la réalité sans les lunettes de cet imaginaire qui lui permet de se la représenter » C'est ainsi qu'il nomme et donne un sens au monde, détermine ce qui est réel ou non, et considère comme normale des pratiques courantes de sa culture. L'homme est donc avant tout un être qui imagine, façonnant ainsi des cultures, des religions et des langues. C'est ce qui le caractérise ; il dispose « d'un imaginaire radical », son imaginaire radical. La société dispose elle d'un « imaginaire social instituant », qui fait qu'elle existe bel et bien en elle-même. Elle n'est pas uniquement la somme des individus qui la compose, elle véhicule des institutions acceptées par ses membres. Castoriadis refuse donc de les opposer. Chacun des deux existants en soi et ne pouvant exister sans l'autre. Pour lui c'est la combinaison des deux imaginaires qui amène cette impulsion créatrice de nouveau et de changement. Pour que cette combinaison soit fructueuse et porteur d'autonomie pour les individus et la société, il est nécessaire que celle-ci reste consciente de l'origine de son histoire et de ses lois, en capacité d'altérer ses institutions par sa propre activité collective, réflexive et délibérative. Elle doit aussi être instituée de manière à libérer son imaginaire radical, sa capacité créatrice de faire, de former un projet ouvert et évolutif. Cette révolution possiblement non sanglante « ne peut venir que des gens eux-mêmes », de leurs capacités à inventer de nouveaux futurs, et « non par le haut ou des minorités expertes ou militantes ».

Commentaire :

- Dépassement des pensées marxistes.
- Pensée illustrative de la définition de « mouvement dynamique de l'imaginaire » posée dans l'avant propos.

Antonio Gramsci, stratège de l'imaginaire (p.52-53), par Antoine Louvard.

Gramsci est militant communiste italien, emprisonné sous Mussolini, créateur du concept d'hégémonie culturelle. En posant comme primat, à toute victoire politique, la préparation de l'esprit à de nouvelles valeurs et idéologie au sein du peuple, jusqu'à « cueillir le pouvoir comme un fruit mur », Gramsci renverse la pensée marxiste, où « l'infrastructure économique commandait la superstructure culturelle et sociale ». Cette primauté de la bataille pour l'hégémonie culturelle est une bataille qui doit être menée sous tous les plans ; scolaire, artistique, judiciaire et moral car l'imaginaire collectif, donc les représentations sociales qui accompagnent toutes créations, est structuré par les messages sous-jacents des productions culturelles. Elles façonnent un imaginaire

commun, permettant l'expression d'un nous ; celui du pouvoir comme celui du changement. Cette thèse ne peut être réduite à un courant de pensée car ce concept est assez « universel et métapolitique ». Il peut être utilisé pour toutes intentions de constructions de nouvel imaginaire, positif ou négatif. Du militant au président, pour glorifier une vision passée ou mettre en avant une peur du futur, l'enjeu du contrôle des discours et des œuvres, donc des imaginaires véhiculés, revêt une portée énorme qui revient aux hommes politiques et aux acteurs de la vie collective de savoirs manier.

Commentaires

- Cette pensée lucide explique à elle seule le nom de 4ème pouvoir donné à la presse et aux médias et justifie l'enjeu des grands acteurs économiques et politiques à les détenir.

- Passer au crible politique les contenus culturels plébiscités d'une institution, d'une société donne un aperçu général des représentations sociales véhiculées. (séries, thématiques des journaux...) C'est un jeu auquel j'ai beaucoup joué avec la télé pendant mon voyage à travers le Maroc et l'Afrique de l'Ouest (euronews, chaînes télévisuelles nationales africaines issues de l'ex-Radio Télévision Française (RTF)). Affûter ce regard donne une idée de la modulation du discours selon le public, à l'intérieur de la francophonie, pour ce qui concerne mon exemple.

- Les sensations de colère qui m'envahissent à la réception des discours des grands médias rejoignent la définition des représentations subjectives de l'avant-propos ? Ou d'une capacité réelle à lire à travers les lignes, derrière leurs jeux et les titres, un intérêt à la dissimulation d'information, la manipulation, l'absence de transparence ; à voir le quatrième pouvoir davantage comme un outil de propagande qu'une source d'information fiable, surtout lorsque le pays est dit en guerre par son propre président.

Felwine Sarr, Bâtir l'Afrotopia! (p67 -69)

L'auteur d'Afrotopia donne une place centrale à l'imaginaire dans la construction de l'avenir. Il le considère comme l'espace tectonique où se noue la production des formes, l'endroit où se nichent nos représentations, à la fois d'un état qui est souhaitable et d'un état qu'il faudrait atteindre. L'imaginaire que porte l'Afrique dans l'histoire récente est dépeint sous ses ombres, sous ses aspects les plus déficients, mais les réalités sont autrement diverses et riches. L'imaginaire du rattrapage masque l'angle de la résistance culturelle et du laboratoire de nouvelles formes de vies du quotidien. Les limites, les points forts de ces expériences ne sont pas modélisés, et elles sont appelées, improprement, économie informelle. Si l'on pousse cette réflexion, il apparaît que l'Afrique est un réservoir d'inventivité de formes inédites, sociales, politiques... et c'est justement ce dont le continent a besoin pour reconfigurer des choses. Regarder et valoriser ces pratiques demande d'arrêter de vouloir ressembler à, d'accepter d'être adulte, de penser son identité par soi-même, en cherchant à apprendre de l'expérience de l'humanité, en ayant conscience que l'important pour les individus et les sociétés, c'est qui on devient, qui on a décidé d'être. Cela demande aussi de réinscrire l'histoire de l'Afrique dans l'histoire longue de l'humanité, afin pour reconsidérer l'identité africaine, berceau de l'humanité et sortir de la vision des explorateurs du quinzième siècle. Cela ouvre sur notre richesse passée et notre multiplicité de manières de faire face à la vie, avec ses adaptations aux différents chocs externes surmontés, qui a fait naître les filles aînées de l'humanité avec ses savoirs, ses savoir-faire, ses savoir-être, plurielles et complexes, un véritable capital culturel fondamental dans la poursuite de l'aventure humaine. Pour exemple, dans l'histoire africaine, plusieurs formes de délibération ont existé, avec des catégories sociales d'âges et de classes, avec des pouvoirs et des contre-pouvoirs qui comprenait les différentes composantes de la

société. L'échec de la forme de démocratie à l'occidentale (du vote et du parlement), qui fait fi de l'histoire et du terrain en se coupant de la parole sociale instituante ne signifie pas l'impossibilité de démocratie en Afrique, mais bien la nécessité de prendre en compte les formes sociales qui opèrent.

La réussite de la construction d'un avenir africain radieux passe par une émancipation de la pensée et de l'imaginaire de l'occident, qui, dans le rêve de Sarr, permet à l'Afrique d'enrichir la pensée mondiale et de prendre part aux défis planétaires faisant l'objet d'une bataille des récits. En effets des groupes, qui ont des intérêts différents à représenter le monde, dans un format ou dans un autre s'affrontent car l'avenir est le lieu de surgissement des possibles. La collapsologie, l'écologie, le transhumanisme, sont des récits. Pour Sarr, il faut mettre en avant un récit des possibilités de vie, où les récits heureux puissent l'emporter sur les autres. Il souhaite aussi que les humains travaillent sur un imaginaire de l'appartenance beaucoup plus large que celui étriqué de sa communauté première souvent cloisonnée à sa langue, son pays, son ethnie, sa religion, son niveau de vie. Dans son cas, il est sénégalais, de Nadior, une île du Saloun, humain, habitant de la Terre, influencé par les arts martiaux japonais, le poète mystique Rumi... Il se définit comme étant constitué de ces géographies plurielles et pense qu'il est fondamental de travailler la construction d'imaginaire-monde, beaucoup plus large, dès le plus bas âge, à l'école, par des mythes et des contes permettrait de se sentir davantage héritiers la même communauté humaine.

Commentaire :

- point de vue non occidental, ouvert, profondément humaniste et apaisé, notamment vis-à-vis de la dépendance à l'imaginaire et au pouvoir de l'occident, de la « démocratie », ou de la civilisation. Aucune colère rancune.

Partie 2 : Imaginaire en lutte

S'affranchir des horloges. En finir avec « le » temps, par Nidal Taibi.

De fait, aujourd'hui la conception du temps est linéaire, universelle, unidirectionnelle, objective et absolue. Pourtant, selon Jean-Marie Guyau, universaliser mène inéluctablement aux chemins bourbeux de la fausse métaphysique, et si les concepts universels sont le plus souvent le terrain de luttes d'imaginaires, le temps en échappe le plus souvent et cela s'explique par son ancrage profond dans l'imaginaire collectif comme variable unique et naturelle. Personne ne soupçonne son caractère malléable, façonné et façonnable par notre manière de le percevoir.

De tout temps la conception du temps chez les peuples « primitifs » sont des conceptions cycliques au rythmes de tâches du quotidien vécu et des saisons rencontrés. Les repères temporelles des éleveurs sont sur l'alimentation la conduite ou les traites quotidienne de leur troupeau tandis que les pêcheur sont davantage sur le cycle des marées et l'observation des conditions atmosphériques, et les cultivateurs sur les cycles saisonniers. En Europe, c'est seulement au quatorzième siècle que le temps linéaire calendaire et horloger a remplacé les conceptions cycliques qualitative selon les saisons et le zodiaque. C'est donc bien l'époque moderne qui voit la naissance du temps absolu, vrai et mathématique de Newton, et la pure ligne de temps autonome, continu et indifférente à tout événement extérieure, de Kant prendre progressivement le pas sur les autres conceptions. Cette conception a trouvé un écho matériel dans le perfectionnement des horloges, qui pénètrent les usines aux grandes conquêtes du capitalisme industriel. Palmer Thompson pense la révolution industriel comme une révolution temporelle et Lewis Mumford

estime que la machinerie clé de l'âge industriel n'est pas la machine à vapeur mais l'horloge. C'est ainsi que se battre pour la diminution du temps de travail est un enjeu réel sur fond d'une grande concession idéologique. Les zapatistes expérimentent un rejet du temps horloge avec l'abstraction du travail pour le temps du faire, concret, associé à la singularité du moment qui ouvre chaque instant comme un moment de possibilité. Pour Rancière, Reconquérir le temps c'est transformer la succession des heures où rien ne doit jamais arriver en un temps marqué par une multitude d'événements. C'est aussi dépasser une conception linéaire et horizontale du temps, pour une hiérarchie verticale entre deux manières d'être dans le temps ; celle de ceux qui ont le temps et celles de ceux qui ne l'ont pas. L'exemple de l'artisan menuisier écrivain qui prend le temps d'écrire et sort du temps qui n'attend pas, casse le temps rétréci et répétitif, chronométré. Il transgresse la hiérarchie des temps, dépasse cette dichotomie et s'ouvre un horizon autre, nouveau et indéfini.

Commentaire :

- Proverbe africain : « vous vous avez la montre, nous ont a le temps »
- Apport historique intéressant et léger sur l'histoire de l'uniformisation des temps, par l'universalisation du temps. Est-ce cela, universaliser ? Enlever les conceptions minoritaires ? est-ce vrai pour les autres concepts universels ?

- Aborde pas le côté théologique, avec par exemple les 3 types de temps grec :

Chronos : le temps physique, le temps que nous mesurons chronologiquement.

Kairos : le temps métaphysique, le point de basculement décisif, avec un « avant » et un « après ».

Aiôn : le temps cyclique.

- Ne parle pas du temps « synchronicité », ou de temps du « rêve du dragon », une méthodologie de projet permaculturel basé sur des conceptions multiples dont aborigène. Le temps est défini comme : « Tout est nœud temporaire dans un processus de flux ». Une définition du temps surprenante au prime abord qui m'emmène personnellement vers « des synchronicités répétées », des situations qui se représentent plusieurs fois dans la vie, et se répètent à mesure que tu ne les résous pas. Un peu à mi-chemin entre le temps Kairos et le temps Aiôn ci-dessus. Au moment où tu arrêtes de répéter la situation, tu dépasses la situation et bascules sur de nouveaux cycles de situation à résoudre.

- Parle pas du rapport au temps comme souffrance, de la sensation du temps qui accélère ou de la pression du temps sur nos vie. Parle pas du temps en veille, de la course contre la montre de la prison du temps, et de son influence sur le stress et le burn out.

Sujet à fouiller davantage dans la suite de ma recherche ?

Anthropologie anarchistes : Plus Heureux sans État ? Par Youness Bousenna.

L'État semble bien être une institution immuable malgré son apparition très récente dans l'histoire de l'humanité, les derniers siècles ont plutôt vu l'élaboration d'un grand récit de l'État, le présentant comme un vecteur de la paix et de la prospérité. Mais depuis quelques décennies, sous l'impulsion de James C. Scott et David Greaber, une critique radicale de cette mythologie émerge en mêlant histoire, archéologie et anthropologie ; l'anthropologie anarchiste. Son objectif est « d'analyser l'État comme la relation entre un imaginaire utopique et une réalité désordonnée impliquant des stratégies de fuite, d'évasion, des élites prédatrices et des mécanismes de régulation et de contrôle. » Ce courant travaille à une libération de l'imaginaire et a émergé réellement que récemment avec « zomia où l'art de ne pas être gouverné », qui décrit une communauté de plusieurs millions de personnes qui cherche, depuis des siècles, à échapper au

contrôle étatique des plaines, sur une vaste zone montagneuse d'Asie du Sud-Est, en mettant en place des stratégies de résistance. Deux ouvrages majeurs contestent les grands récits, l'un économique sur la monnaie, « la dette, 5000 ans d'histoire », et l'autre sur les racines de l'État qui aurait permis la civilisation « Homo Domesticus ». Selon ces auteurs, le mythe de l'État solution et l'hégémonie du récit de l'État proviendrait d'un autoportrait narcissique où les documents ont été produit par et pour lui. Une histoire impartiale devrait lui donner une place beaucoup plus modeste et revisiter le récit de l'effondrement des grandes civilisations, sous l'angle mort des peuples, possiblement plus heureux, hors des grands empires et de leurs foyers de concentrations, de populations et de richesses. Les deux auteurs revendiquent se situer dans la lignée de Pierre Clastre, anthropologue français mort en mille neuf cent soixante dix sept, dans son ouvrage « la société contre l'État », il avançait l'idée que les sociétés primitives amérindiennes sans États avaient mis en place des mécanismes visant à bloquer son émergence, afin d'éviter une institution en surplomb établissant une domination sur le reste de la communauté. James Scott considère aussi son confrère Sahlins, auteur de « age de pierre, age d'abondance » comme co-père fondateur. Sa thèse décrit les sociétés primitives comme les seules sociétés d'abondances et rompt avec l'idée de l'économie miséreuse des chasseurs cueilleurs. Trois décennies après ces travaux pionniers, l'anthropologie anarchisme est un courant de pensée à part entière, qui peut bousculer les plus grands récits.

Commentaires :

Chouette voyage dans une discipline qui m'est inconnue. Les thématiques et les fondateurs m'attirent. A voir.

Partie 3 effondrement des imaginaires :

Des récits en conflits : Faut-il parler anthropocène ?, par Youness Boussena

Alors que jusqu'ici, la science s'accorde pour découper le Cénozoïque, l'ère dans laquelle nous vivons, en Sept périodes différentes, démarrées il y a environ soixante six millions d'année avec la dernière extinction de masse (les dinosaures). La dernière de cette période, d'une extrême douceur climatique, l'holocène a démarré il y a onze mille ans. Elle a vu Sapiens bouleverser la face de la Terre. L'anthropocène serait une huitième période qui aurait démarré lorsque l'homme serait devenu un agent modifiant le fonctionnement même de la planète. Ce terme a rencontré un grand succès avant d'être un terme scientifiquement valide, c'est-à-dire reconnu comme une période géologique, avec une datation basée sur des marqueurs terrestre. Cette notion, qui parvient à condenser l'ensemble des mutations en cours sur la planète, peut-elle devenir une période, et si oui, quand démarre-t-elle et que définit-elle précisément ? Faire cet exercice revient à fixer un récit. Il implique donc un imaginaire lié à l'histoire de l'impact de l'humanité sur la planète, avec à minima, un point de départ et un déroulé... ce qui revêt des enjeux importants. Le point de départ par exemple ; entre celui de la révolution agricole, industrielle, l'émergence d'un capitalisme marchand ou la grande accélération, le récit sera différent. Afin garantir un pluralisme qui évite de dépolitiser l'histoire longue et la récupération technocratique, d'autres mots sont apparus mettant en avant un angle de vue des causes de notre impact ; le capitalocène, pour le capitalisme, la thermocène pour la révolution industrielle, la thanatocène pour la guerre, l'occidentalocène pour l'occident, la phagocène pour la consommation. Plus de cents mots sont recensés dans « l'Atlas de l'anthropocène », une cartographie du sujet. La réussite de ce débat

émergeant revient à définir bien plus que période géologique, il offre la possibilité de reprendre politiquement la main sur les choix qui ont conduit à l'anthropocène.

Commentaires :

Ouverture d'esprit et apports légers sur l'histoire et les ères géologique.

L'histoire longue, une longue histoire avec peu de perspective dans les différentes échelles temporelles et la fabrication des périodes historique et géologiques, ce sont des histoires différemment longues. Hors du formalisme scientifique, le débat d'un point de départ précis à l'anthropocène est, pour moi, assez rédhibitoire au regard de l'amplitude en milliers d'année des autres période (cène). Par contre le terme de « grande accélération », qui désigne une période historique démarrant après la seconde guerre mondiale, et peut-être aussi appelé tertiarisation, ou trente glorieuses, me télescope plus profondément. Si l'on accepte de nommer cette période post seconde guerre mondiale de la sorte, quand est-il de la mondialisation et de la virtualisation? Et la révolution industrielle n'était elle pas déjà une grande accélération du moyen age et/ou de la révolution agricole ? Qui n'était pas elle-même une grande accélération de la révolution cognitive et du déploiement de Sapiens sur la planète terre ? Une histoire exponentielle. De l'accélération du temps ? De la population ? et de la production ? A chaque nouvelle période historique. Qui donne peut-être un nouveau mot en « cène » ? Par contre au niveau géologique, il est possible que les traces l'impact de l'humanité soient récentes ? Depuis quand ?

L'imaginaire écoféministe. Entretien d'Émilie Hache. p.153

La notion écoféministe prend source aux États-Unis lors des luttes antinucléaires et éclot depuis peu en France. Cette pensée articule l'écologie et le féminisme et fait lien entre oppression des femmes et destruction de la nature avec des pratiques quotidiennes plutôt anarchistes, malgré que peu de textes déploient, pour le moment, les articulations de cette dimension dans l'écoféminisme français. De même qu'avec la nature, les écoféministes proposent avec la spiritualité, plutôt que de rejeter tout rapprochement, de se jeter dedans, de plonger afin de retrouver nos liens avec le monde vivant. Dieu est mort mille fois, et on peut continuer de critiquer les religions monothéistes, pour leur misogynie et leur abandon du monde vivant, mais renouer avec cette dimension fondamentale de l'existence permet de se réapproprier le rapport à l'invisible, confisqué par des hommes blancs au Vatican, pour le redéployer vers des formes et des figures autrement féminines, queer, ou animistes. Ces deux dimensions de l'écoféministe sont très critiquées parce qu'elle touche au partage du pouvoir, à la relation avec l'invisible, et avec la nature. Les sociétés matriarcales, qu'ils faut entendre comme « femmes au commencement », et non pas comme l'inverse du patriarcat, ont été reléguées, soient à des sociétés primitives perdues, voir niées par les structuralistes, ce qui responsabilise de l'anthropologie sur la méconnaissance actuelle de ces sociétés « sans père ni mari », qui détiennent un pan abyssale de questions sans réponses. De même les anthropologues anarchistes pensent que les sociétés sans états ne sont pas des sociétés en dehors de l'histoire, mais des sociétés qui refusent activement l'État, les sociétés matriarcales refusent activement leur patriarcalisation. Si notre culture est un ensemble de récit que l'on se raconte collectivement, alors changer ces récits est fondamental afin de dépasser deux mille ans de récits de héros qui se font la guerre en cours pour ouvrir à de nouvelles formes d'amours, de famille choisie, de liens avec le vivant, humain, animal et végétal.

Commentaires :

Bon points de croisements à première vue, avec notamment avec l'anthropologie anarchiste, ou avec la saga les enfants de la terre, voir davantage avec le terme « d'éco-féministe vernaculaire... » a voir.

Nous sommes le vivant qui se défend, par Baptiste Morizot p.157

C'est la fable d'une espèce qui fait sécession avec les dix millions d'autres êtres qui composent une famille, un seul monde, celui des interdépendance qui tissent toutes formes de vie. La fable de notre mythe fondateur, un héritage dualiste, binaire, exclusif et hiérarchisé pensant le monde entre les humains et la nature. Aujourd'hui, des forces culturelles puissantes essaient de dépasser cet héritage et se heurte à une force réactionnaire, le réchauffement climatique qui intensifie les tempêtes, les épidémies, les mégafeux et les canicules et risque de réactiver le culte du mythe dualiste, du conflit fondateur et destructeur où l'humain doit de contrôler davantage cette nature qui redevient imprévisible. C'est pourquoi, nous devons transmuter notre mythe fondateur ; poser que ce ne sont pas les humains comme espèces, qui détruisent le vivant mais les bifurcations historiques multiples qui mène à notre époque extractiviste, productiviste et technoscientifique. Ce nous est en réalité une frange très tardive de l'humanité, et provinciale au regard des multiples autres manières de vivre, préexistante et contemporaine mieux tissé à leur milieux partout autour de la Terre. D'autres relations au vivant restent possibles et existent. Elles demandent de repenser notre relation au monde, nous ne sommes pas des humains face à la nature, mais des vivants parmi les vivants, irrigué et façonné par les dynamiques du vivant, nous sommes inclus dans le vivant. Nous sommes côte-à-côte. Protéger la nature devient défendre le vivant. Cela nécessite de retrouver confiance dans les dynamiques de l'éco-évolution, bien plus anciennes que nous, qui tissent et retissent la biosphère, dans sa puissance de régénération résiliente. Le tissu du vivant y travaille depuis quatre milliard d'année, parmi lesquels nous avons co-évolué récemment, avec lui et en lui, avec l'eau des rivières, l'oxygène des végétaux, la chaleur du soleil. Il n'est pas un décor, un objet, il veille à perpétuer l'habitabilité de la Terre. L'habitat d'un être vivant n'est jamais un décor inanimé, c'est le tissage des autres habitants. Mais est-on prêt à se sentir vivant parmi les vivants, avant d'être un sujet doté de traits propres, servant à nous ériger au dessus de l'arbre de vie, est-on prêt à arrêter de la nommer nature, celle qu'il faudrait protéger ou exploiter selon le points de vue des acteurs moderne ? Cela implique de changer le fond de carte métaphysique sur lequel est construite notre ère culturelle, et nécessite de nouveaux récits des origines, un mythe rigoureusement exact remontant l'arbre de vie, la biologie, racontant que tout ce qui vivait ne formait qu'une seule espèce, un seul peuple, un seul fils se déroulant à la pointe du temps, qui s'est séparé en brins en de multiples brins de plus en plus différent qui grandirent, fleurirent proposant au cosmos des formes de vies inouïes, uniques et singulières. Chaque brins résolvait l'énigme quotidienne de comment durer inventant des nouvelles manières d'être vivant. Chaque peuple était porté au plus haut de sa vitalité puissante d'être dépendant de tant d'autres. Et puis un jour au bout de la trame, un fil fit sécession, déclara qu'il était d'une autre nature. Ce jour-là, il nia l'existence de ce qui le faisait fil, le lendemain il avait oublié son origine, et le jour d'après il soumit d'autres fils, et le tissus de tous les fils regarda, muet, ébahi s'éloigner du fil qui le constituait. Le fil qui s'échappait, croyait s'échapper, oublier, mais son tramage tout entier était là pour lui rappeler ses ascendances avec les autres manières d'exister, son passé vivant en lui, sa liberté dans la dépendance. Il apprend à se souvenir, à aimer, à se dire tout ça à lui même, parce que quelques brins en lui entre en résistance et l'incite à avoir confiance dans la puissance de vivant. En nous, c'est lui qui se défend !

Commentaires :

- Eh beinh, j'avais pas du tout accroché à la première lecture lors du TD délibéralisme. Là j'ai trouvé le teste fluide, facile, percutant. J'ai du beaucoup bouger sur ces sujets depuis que je m'y penche.
- Et je me sens moins seul dans ce conte final, qui dit, beaucoup mieux ce que j'avais écrit dans éloge du vivant, plus crédible. Je vais me pencher sur cet auteur prochainement.
- Plusieurs points de croisement notamment notamment avec Ishmael.

Théorie de la fiction-panier, par Ursula Le Guinn, p.171-175.

L'article est la traduction d'un texte de l'autrice paru en 1986. Il parle de l'effondrement souhaitable de l'imaginaire des héros, mangeurs de viande, chasseurs de mammoths, le récit qui a fait la différence, pas pour la viande, mais pour l'histoire, l'histoire-qui-tue, celle de la lance, de l'épée, des objets pointus. Elle évoque d'autres possibles narratifs, notamment la théorie de la fiction panier ; une théorie issue d'une autre histoire, moins glorifiante, moins rempli d'adrénaline, mais toute aussi probante dans l'histoire pré-agricole, celle du panier. En effet, la base alimentaire des êtres humains était composée de soixante cinq à quatre vingt pour cent de végétal ; de cueillettes en tout genre ; graines, racines, baies, fruits, céréales. La collecte, d'insectes, d'œufs et de mollusque ainsi que le piégeage de petits animaux sans défense était la principale source d'apport en protéine. Le récit des chasseurs de mammoth prend dès lors une place disproportionnée dans notre imaginaire au regard de la réalité alimentaire de notre espèce. Pour elle, modifier notre récit passe par donner une place forte au premier objet culturel de l'humanité, probablement un récipient, qui permet, de ramener vers les siens, les denrées collectées. La théorie d'Elizabeth Fisher, appelée la théorie du panier de l'évolution humaine ancre l'autrice dans la culture humaine comme jamais elle s'est sentie appartenir auparavant ; car trop faiblement en phase avec les théories des armes et objets durs, racontées par des êtres pleinement humains, masculins, qui considèrent souvent les femmes comme humaines déficientes, voir comme non humaine. Elle citent les étapes du récit de l'Homme-héros, du chasseur de mammoth à Abel et Caïn en passant par la bombe atomique, et les futurs missiles tombant sur l'empire du mal et trouve, et trouve pour la première fois, pleinement libre et joyeux de devenir humain, en rapportant dans un récipient des choses utiles à la maison, ce grand contenant pour les gens. De plus en plus de personnes se débattent pour raconter une autre histoire que l'histoire-qui-tue ; une l'histoire-vivante, où les éléments de l'histoire, le héros et le conflit ne sont que des ingrédients du roman, une forme fondamentalement non héroïque, un contenant pour des choses, des mots et des gens, un panier rempli de pensées, un sac médecine rempli de sens. Faire germer des histoires vivantes contestant la place et le pouvoir du héros, du conflit et des conquêtes permet d'explorer les ingrédients de son panier, la richesse des possibles et la difficulté de réalisation d'une autre histoire. Rentre captivant les récits des lentes cueillettes est certes, plus difficile que l'histoire de l'adrénaline d'une chasse, mais est-ce impossible ? Et qui a dit que c'était facile d'écrire un bon roman ? Rester dans les formes du roman actuel, permet de continuer l'histoire-qui-tue, celle de la science fiction comme mythologie de la technologie moderne, une fiction tragique et déjà des fois triomphante, qui incarne la conquête de la Terre, de l'espace, des extra-terrestres, de la mort ou du futur ; et qui est, ou sera, responsable de l'holocauste et de l'apocalypse. Au contraire, jouer avec les ingrédients, en évitant le mode technologique héroïque linéaire et progressif, en plaçant la technologie et la science comme un panier culturel primordial et non comme une arme de domination, permet d'écrire une autre histoire et d'avoir un effet secondaire plaisant et réaliste. Cela permet à la science fiction de rendre

davantage compte des tentatives de récits et descriptions de ce que gens font et ressentent, de comment ils se relient entre eux dans ce ventre de l'univers où il y a suffisamment de place pour garder l'Homme à la sienne, suffisamment de temps pour cueillir, semer, chanter, écouter et regarder ; pour que l'histoire ne s'arrête pas là.

Commentaire :

- Une nécessaire contre-balance à l'histoire principale de l'humanité, sur fond de vérité panier-lance, cueilleur-chasseur.

- Une belle métaphore entre l'histoire de l'humanité et l'histoire du roman, où les éléments de l'histoire deviennent l'Histoire, où la forme éclipse le fond, le sensationnel prend le dessus sur le sens.

Commentaires du réveil des imaginaires :

Il me semble que beaucoup de ces articles sont des matériaux et/ou des ressources à pousser pour étayer, notamment le « autrement » de mon thème ; comme construire, habiter et vivre autrement. Ces articles appuient des pensées autour de la construction de multiples imaginaires naissants ; dans un autre rapport au vivant, dans une autre anthropologie anarchiste, féminisme, voir africaniste, dans un autre rapport au temps, des pensées qui donne du poids pour de nouveaux récits, pour s'opposer à leur récits et à l'hégémonie culturelle dominante.

Ce sont des imaginaires pluriels. Ils m'imprègnent puissamment ; mais imprègnent-ils mes terrains de mes pratiques sociales ? Quel imaginaire commun peut-il y avoir entre mes terrain de pratiques sociales, entre des acteurs propositionnels artisan, porteur de projet, éco-lieux de vie et d'activité, élus ; acteurs de la transition énergétique et de changement social ? Est-il moteur du désir et frein de l'agir ?

En tout cas, l'importance de cette fonction cérébrale de Sapiens m'apparaît de plus en plus primordial, d'abord personnellement, en tant que moteur qui me donne de la force et légitime mes actions, justifie des pensées et en tant que frein, peu en accord, voir irrecevable pour l'imaginaire collectif dominant. Il semble aussi primordial à l'échelle des petites et grandes communautés, et ce mouvement dynamique entre les représentations individuelles et collectives semble être moteur de bien des possibilités et impossibilités de changement.